

Julie Demers, Elsa Pépin, Mario Cholette

Marie-Michèle Giguère

Numéro 164, hiver 2016

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/83968ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Giguère, M.-M. (2016). Compte rendu de [Julie Demers, Elsa Pépin, Mario Cholette]. *Lettres québécoises*, (164), 27–28.

☆☆☆ ½

JULIE DEMERS

Barbe

Montréal, HélioTrop, 2015, 138 p., 20,95 \$.

Allégorie poilue

La différence, au milieu du siècle dernier, dans un petit village reculé, n'était pas un gage seulement de railleries mais aussi d'exclusion et de persécutions. C'est du moins ce qu'offre à voir *Barbe*, un conte cruel et poétique qui relate le destin d'une jeune fille souffrant d'hirsutisme.



tu n'es pas un monstre, disait mère, juste une petite bête (p. 28)

Gaspiésie, 1944. Derrière les rideaux tirés de leur maison, les parents de la narratrice cachent leur enfant différent. Pourtant, dans un village où tout se sait, cette discrétion est mal vue. Elle est source de conflits. Les villageois insistent, persévèrent. Ils veulent voir cette fillette que ses parents refusent de scolariser. Lorsque, par la force, ils parviennent à se rendre jusqu'à l'enfant, ils découvrent, horrifiés, une barbe sur son visage.

À cause de sa différence, ils la pourchassent. Elle se réfugie dans les bois, dans une cabane, où elle survit grâce à la chasse et aux provisions qui s'y trouvent. Son quotidien lent, fait de peu de choses, elle le décrit méticuleusement dans une langue qui tend vers la poésie, mais qui est aussi très proche du conte, sans majuscules jamais : « la clairière me quitte comme je quitte la clairière. je m'enfoncé dans les bois. je vais là où je n'ai pas le droit de cité. le sol gémit à chaque mouvement, je tremble. » (p. 49)

Le monologue intérieur de l'enfant barbue, qui fait souvent référence à « dieu », n'est pas sans rappeler les histoires de jeunes mystiques.



le soleil n'apostasie rien : lorsqu'il quitte le visage du christ, il se dirige vers les falaises où est plantée une croix. par moments, la croix se garroche dans le fleuve. mais pour l'instant elle demeure intacte. dieu soit loué. (p. 128)

Le personnage fait preuve d'une force de caractère dans l'adversité et d'une lucidité face à ce qui suscite la cruauté chez les autres et aborde son destin tragique avec une sagesse qui n'est pas de son âge. Elle ne craint pas la mort, elle accueille son sort.

Pourtant, alors qu'elle fuit les hommes qui la pourchassent dans les bois, qu'elle lutte contre le froid et la faim, jamais ne se demande-t-elle si vivre au milieu des hommes avec sa barbe serait plus difficile que de fuir et de mourir en martyre.

ALLÉGORIE

Barbe est porté par une langue magnifique, mais la proposition surprenante du roman n'est pas qu'esthétisme ou exercice de style. L'œuvre s'impose doucement comme une allégorie évoquant certes les rapports humains mais aussi le rapport à soi. Cet attribut viril au visage d'une enfant permet une exploration riche d'émotions. D'une figure qui inspire aux autres personnages la peur et la laideur, celle de l'enfant à barbe, Julie Demers a créé un conte qui célèbre l'humanité fragile.



Si cette lecture s'amorce avec la sensation de découvrir une agréable curiosité, elle se termine tout autrement : j'ai refermé songeuse ce livre, troublée par cette allégorie poétique, d'une surprenante universalité.

☆☆☆ ½

ELSA PÉPIN

Les sanguines

Québec, Alto, 2016, 168 p., 21,95 \$ (papier), 13,99 \$ (numérique).

Histoire de sangs

Dans quel état d'esprit peut-on envisager de sauver la vie de quelqu'un envers qui l'on ressent peu d'affinités malgré les liens du sang ? C'est ce questionnement intime et rare qui anime le personnage au cœur du premier roman d'Elsa Pépin, *Les sanguines*.

Sarah utilise son talent de peintre pour copier les autres. Un amoureux en a profité un moment, la faisant peindre à sa place et, désormais, elle se faufile la nuit dans les musées pour photographier sous tous leurs angles des toiles qu'elle reproduit par la suite.

Dans sa famille, elle fait office de vilain petit canard. Introvertie, célibataire, elle n'a pas le lustre de sa sœur Avril, mariée, mère de deux enfants.

Elle souhaiterait rester transparente, mais ne manque jamais une occasion d'attirer l'attention qu'elle cherche à fuir. À tant vouloir qu'on l'oublie, Sarah, une horloge trop bien réglée pour être humaine, éveille le soupçon et provoque l'effet contraire. (p. 19)

Avril et Sarah ne sont pas seulement différentes, elles ont aussi bien du mal à se comprendre, à s'apprécier : « Sarah sent que les battements de cœur de sa sœur sont en désaccord avec les siens. » (p. 19) Mais la maladie oblige Sarah à se poser de grandes questions et à reconsidérer la distance entre sa sœur et elle. Une leucémie agressive condamne Avril et elle seule s'avère compatible pour une greffe de moelle osseuse.

L'épreuve amène Sarah à s'affirmer. Elle doit opérer des choix, et pas uniquement celui de faire ou non un don de moelle. De cette affirmation émerge quelque chose de positif, un nouveau souffle créatif :

Le temps d'un dessin, Sarah a dominé le corps malade d'Avril, dont les lois lui échappent. Cette petite victoire lui fait regretter d'avoir mis tant de temps avant de reprendre le crayon et de s'octroyer le droit de regarder le monde par ses yeux. (p. 138)

DES EXPÉRIENCES SUR DES VIVANTS

Ce sont donc les mouvements du cœur découverts par William Harvey grâce au don du vicomte Montgomery qui ont servi de modèle au système d'irrigation des grandes jardins de Versailles, prouvant du coup que, de toutes les machines que le monde a enfantées, le corps humain reste encore la plus complexe et la plus belle. (p. 65)

Un petit bijou de récit, s'insérant dans celui de Sarah, plonge le lecteur dans quelques moments clés de l'histoire de la médecine : un premier essai de transfusion sanguine, la première fois que le cœur fut observé pompant le sang, la découverte des groupes sanguins. Ces moments de science à la fois géniaux et barbares témoignent des ambitions magnifiques des scientifiques comme de la détresse des malades. En quelque sorte, ils relatent les mêmes espoirs et douleurs grandioses qui animent Avril et Sarah face à la maladie.

☆☆☆

MARIO CHOLETTE

Marie-Louise court dans la neige

Montréal, Leméac, 2015, 328 p., 29,95 \$.

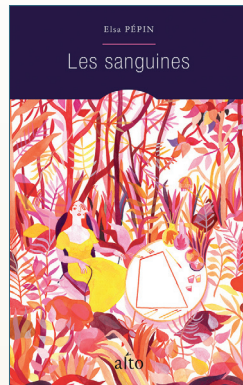
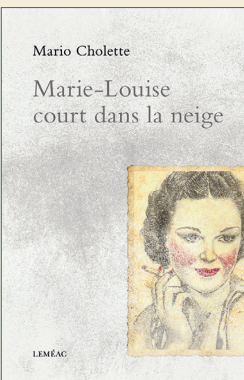
Une femme anachronique

Roseline et sa ribambelle de frères et sœurs ont vécu dans des crèches, des orphelinats, des maisons de réforme, abandonnés à répétition par une mère qui était bien mal à l'aise dans ce rôle.

La maternité est arrivée bien tôt dans la vie de Marie-Louise. Dans les années 1920, son faible penchant pour le quotidien domestique jurait dans la société conservatrice et pratiquante de la ville de Québec. Ses envies d'évasion allaient chambouler la vie des nombreux enfants qu'elle mettrait au monde, parfois tragiquement.

Si le premier roman de Mario Cholette porte le nom de Marie-Louise, c'est le récit de toute sa famille qu'il nous donne à voir. Et c'est l'une de ses filles qui nous le fait découvrir, avec tous les biais que cela implique.

En 1974, Roseline, la narratrice, a la jeune quarantaine lorsqu'elle prend la route vers Québec, pour y retrouver ses frères et sœurs auprès de leur mère mourante. Le trajet est prétexte à un retour en arrière passionnant.



Les sanguines est un roman bien pensé, plutôt bref même s'il embrasse un sujet immense. Il s'impose grâce à une écriture précise et sobre, souvent poétique.

Là où celles des autres auraient été très expansives, la plume qui est ici tout en retenue confère à l'œuvre quelque chose de l'ordre de la pudeur, voire du raffinement. Un bien bel objet littéraire.

Si les prémices de cette histoire familiale sont amusantes — un bel homme, « le plus fort de la ville de Québec », qui fait de la boxe, et une jeune fille peut-être un peu trop dégourdie —, la suite est tristement commune : des enfants qui naissent chaque année, la grande dépression qui rend toutes ces bouches difficiles à nourrir, l'alcool qui brouille les idées.

Marie-Louise refuse le quotidien sans éclat qui est le leur : les gestes répétitifs auprès des enfants, son mari qui boit la plus grosse partie de ses payes, la violence qu'il lui inflige.

Est-ce pour se sauver des coups de son mari qu'elle abandonne ses enfants ? Si cela était le cas, peut-être ne récidiverait-elle pas plusieurs fois par la suite.

Après une vie difficile auprès d'elle, les enfants connaîtront d'autres drames une fois placés. Leur vie sera une suite d'allers-retours entre les institutions et quelques mois heureux auprès de leur mère, à essayer de croire à une vie normale :

« Nous n'avions ni poupée, ni yoyo, ni bolo, ni bilboquet, mais filions le parfait bonheur, du moins jusqu'au début des temps froids. Nous chantions, nous courions, nous blaguions à cœur de jour. Rien ne pouvait nous distraire de ce bien-être inédit. (p. 246)

UN ROMAN POPULAIRE

La narration est sans doute l'une des plus grandes réussites de ce roman. On découvre le récit de la vie de Marie-Louise grâce aux souvenirs de Roseline et aux discussions qu'elle a eues avec ses sœurs, sa mère. Le roman est un bricolage de toutes ces sources comme le sont les souvenirs : imparfaits, déformés, teintés d'émotions diverses.

L'histoire de la famille Beauchesne est tachetée de grands moments de tristesse. Les failles énormes qui terrassent les parents se déclinent en une multitude de drames au fil des années. Le roman est pourtant plutôt lumineux et gai. La joie de vivre de la narratrice — qui a émergé au milieu de mille obstacles — n'y est pas étrangère. Le ton, le rythme, l'écriture accessible, tout ici sert habilement ce récit fascinant : c'est un vrai roman populaire, au bon sens du terme.